Arsène Wenger, un destin foot

15 avril 1973, Abidjan. Dans la moiteur du stade Houphouët-Boigny, un footballeur alsacien nommé Arsène Wenger fête la première de ses quinze sélections en équipe de France universitaire. À vingt-quatre ans, il est encore amateur, étudiant en sciences économiques à l'université de Strasbourg.

Trois décennies plus tard, le jeune homme est devenu l'un des meilleurs entraîneurs du monde. Une trajectoire singulière. Un destin foot. Arrivé à Arsenal en 1996, en provenance du Japon, il s'y est bâti un palmarès hors norme : 10 titres, pour autant d'années passées sur le banc des *Gunners*. Lors de sa prise de fonction, les tabloïds anglais, sarcastiques, raillaient à la une : *"Arsène who ?"*. Désormais, il est *"le professeur"*, écouté, respecté, admiré. Sobre, discret, élégant, amoureux du beau jeu, Wenger, a su imposer son style, en dehors et sur le terrain. Naturellement. De ce parcours unique, guidé par la passion, Arsène a accepté de nous parler.
En ce dernier matin de janvier, il me reçoit dans le huis-clos de l'*Arsenal Training Ground Center*, à *London Colney*, au nord-ouest de Londres. Un privilège rare. L'entretien, exclusif, débute par une séance cadeaux : une cravate, une vieille photo encadrée, un maillot dédicacé. Le coach est ravi. Prêt à se confier, à ouvrir le grand livre de sa vie. En l'écoutant, on pense soudain à Stendhal : *"la vocation, c'est d'avoir pour métier sa passion"*.

PROPOS RECUEILLIS, À LONDRES, PAR DAMIEN BARDOT

On connaît pratiquement tout de votre carrière mais peu de gens savent certainement que vous avez été international universitaire. Avec le recul, que représente cette « ligne » dans votre palmarès ?
Ce sont des souvenirs magnifiques, liés à l'enfance et la jeunesse. A cette époque, venant d'un petit village, je rêvais de voyages, d'évasion, de découverte.
L'équipe de France universitaire m'a permis de vivre ces expériences. Il régnait dans ce groupe un état d'esprit dont j'ai presque du mal à me rendre compte aujourd'hui, tellement il a disparu dans le football. France U, c'était du plaisir à l'état pur, sans l'énorme pression de la compétition à tout prix.

Vous souvenez-vous des conditions dans lesquels vous aviez été sélectionné ?
J'avais fait un match de présélection à l'INSEP et j'avais été retenu par le sélectionneur de l'époque, Jean Dufour. C'était d'ailleurs un grand entraîneur puisqu'il avait cru en moi. *(rires)*.

Équipe de France universitaire
Abidjan, avril 1973.

Y-a-t-il des moments précis, liés à cette équipe, qui vous restent en mémoire ?
Oui, la Coupe du Monde 1976 en Uruguay, la tournée en Côte d'Ivoire… Plus que des moments, ce sont des souvenirs d'amitié, de complicité. Des gens avec qui je suis resté en contact et qu'il m'arrive de revoir, comme Jean-Luc Arribar. Et puis tous les autres qui m'ont vu évoluer et qui, de temps en temps, reprennent contact avec moi.

A cette époque , quels étaient les ambitions du footballeur Arsène Wenger ?
Devenir le meilleur joueur du monde… malheureusement Dieu m'a donné un peu de lucidité *(rires)*. Plus sérieusement, mon ambition, comme tous les bons joueurs, était de devenir excellent. Je suis venu au foot de haut niveau assez tard. Je jouais dans un petit club où l'on s'entraînait peu. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer le football sans formation mais à l'époque c'était cela. C'était au "petit bonheur la chance". Si tu tombais sur une personne qui t'aidait à te développer, tu pouvais réussir. Pour ma part, je n'ai commencé à m'entraîner sérieusement qu'à l'âge de dix-neuf ans. Je possédais alors une marge de progression importante. J'espérais réussir. Avec le recul, je me rends compte que, même si je n'étais pas complètement mauvais, il y avait de bien meilleurs joueurs que moi.

Vous dites avoir commencé le football tard. Pour autant la passion, elle, est arrivée très tôt, via le restaurant de vos parents « A la Croix d'Or »…
Oui, c'est vrai, le restaurant familial tenait lieu de siège social au club local, le FC Duttlenheim. Imaginez-vous que les premières conversations auxquelles j'ai dû assister, enfant, concernaient la formation de l'équipe pour le dimanche suivant.
A l'époque, dans les petits villages d'Alsace, il y avait une espèce de comité de sélection où l'on retrouvait les personnes influentes de la commune. A Duttlenheim, il se réunissait le mercredi ou le jeudi soir au restaurant et une fois l'équipe composée, elle était affichée dans un petit cagibi. Tout le monde pouvait la consulter et les joueurs savaient ainsi s'ils jouaient ou pas. J'ai assisté très jeune à toutes ces réunions au coin de la table, cela me passionnait. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais envisagé ma vie autrement que dans le football. Cela a toujours été très clair dans ma tête.

Eu égard à cette passion dévorante pour le foot, quelle place accordiez vous aux études ?
Quand vos parents tiennent un restaurant, ils n'ont pas beaucoup l'occasion de s'occuper de votre scolarité. J'ai pris conscience en seconde que je n'étais pas plus bête qu'un autre et j'ai rattrapé le retard que j'avais accumulé. Tout seul. Une fois mon bac S en poche, je suis allé jusqu'en licence de sciences économiques par intérêt purement intellectuel, sans jamais imaginer y consacrer ma vie. J'étais incapable d'imaginer une vie sans football. Vous savez, à vingt ans, on pense que trente ans c'est tellement loin que ça n'arrivera jamais. Moi je pensais plutôt que si je ne pouvais pas rester dans le football, je me suiciderais ! C'était une question de vie ou de mort.

Votre cursus universitaire vous a-t-il servi par la suite ?
J'ai toujours été très matheux. Le fait d'avoir une formation de base économique m'a énormément aidé, durant ma carrière, notamment quand je me suis retrouvé avec des responsabilités étendues comme ici, en Angleterre.

Aujourd'hui vous êtes à la tête de l'un des plus grands clubs du monde. Pensiez-vous connaître un tel destin ?
(Il coupe) Pas du tout. Alors là, pas du tout. *(Il réfléchit)*. Vous savez, je crois que la vie est la conséquence d'un certain nombre de facteurs : d'abord, l'attitude individuelle de chacun et sa motivation ; ensuite les rencontres ; enfin l'esprit de sacrifice. L'équation est la suivante : jusqu'où es-tu prêt à aller pour faire ce que tu aimes ? Pour ma part je n'ai jamais

douté de mon attitude, mais, avec le recul je me rends compte de la chance inouïe que j'ai eue de rencontrer les gens qui m'ont aidé. J'ai toujours rencontré les bonnes personnes qui m'ont permis de faire la carrière que j'ai faite. Je connais plein de gens qui ont au moins autant de qualités que moi et qui n'ont pas eu cette chance.

Vous aimez beaucoup la littérature, notamment les autobiographies. Vous y retrouvez quelques dénominateurs communs avec votre propre parcours ?

Tout à fait, cela rejoint ce que je vous disais à l'instant. J'ai la sensation que toutes les vies réussies auraient pu basculer dans des vies beaucoup moins réussies. Que toutes les vies réussies sont le fruit de rencontres et de ténacité. On s'aperçoit souvent que le héros se retrouve à un moment dans une position où il n'a plus aucune chance et que seule sa ténacité lui permet de s'en sortir. L'histoire regorge d'exemples flagrants dans tous les domaines, en sport, en politique, etc… On se rend compte qu'une vie réussie, ressemble à un marathon. Parfois au vingtième kilomètre, tu es complètement détaché mais à force de volonté, tu reviens, tu te rends compte que le courage face aux obstacles fait la différence. Je crois que quelque part, on détient son destin entre ses mains.

Le choix de vous exiler à l'étranger, au Japon, puis en Angleterre, résulte de cette logique ?

Absolument. L'un des défauts en France aujourd'hui, est d'avoir trop véhiculé l'idée que son destin dépendait avant tout de la collectivité. Dans d'autres pays, l'approche est différente. C'est une expérience que l'on fait quand on s'exile. Peut-être qu'en France, le fait d'avoir un Etat Providence auquel on demande de régler beaucoup de choses crée une déresponsabilisation individuelle qui, parfois, n'aide pas les gens à se révéler à eux-mêmes. C'est le revers de la médaille.

On imagine aisément la pression inhérente au poste de manager que vous occupez aujourd'hui. Comment parvenez-vous à gérer cela ?

A mon niveau, c'est la résistance au stress qui est la plus difficile. Une des qualités qu'il faut avoir, c'est cette capacité à résister au stress, au public, à l'obligation de résultats. Je ne dirais pas que cela ne m'a pas bouffé. Cela a certainement gâché une bonne partie de ma vie par ailleurs, mais en même temps je suis un peu accro à cette pression. Parfois, je n'en ai pas et elle me manque.

Vous avez appris à la maîtriser…

J'ai appris à vivre avec. Je crois qu'il faut y rentrer très jeune pour s'y habituer. J'ai vu des mecs découvrir ce système sur le tard et changer totalement de comportement. Au bout d'un moment, ils pètent les plombs, tu ne peux même plus discuter avec eux.

En France comme à l'étranger, vous donnez souvent l'image de quelqu'un d'irréprochable, suscitant le respect. Vous avez bien quelques défauts cachés ?

J'en ai beaucoup, qui ont été souvent mis en valeur. Je suis mauvais perdant, j'ai tendance à être excessif, je ne sais pas calculer, je suis parfois trop généreux…

Ce n'est pas un défaut…

La générosité peut être perçue comme de la faiblesse. Et inversement, l'égoïsme peut aller à l'encontre de la réussite d'une équipe. La frontière entre défauts et qualités est parfois bien mince. *(Il marque une pause)* Si j'ai une qualité, c'est d'avoir une vision positive de la nature de l'homme. Pour moi, c'est la qualité de base de ce métier : faire confiance aux autres. Ne pas ressentir le fait que son destin dépende des autres comme une agression. C'est primordial dans ce métier : vous ne pouvez pas jouer, ce sont les autres qui jouent à votre place.

Repères

Né le 22 octobre 1949 à Strasbourg

Carrière de joueur

Parcours amateur : AS Mutzig – D3 (1969-1972)
FC Mulhouse – D3 (1972-1975)
Vauban Strasbourg – D4 (1975-1978)
International universitaire – (1973-1976) 15 sélections
Parcours professionnel : RC Strasbourg (1978-1981)

Carrière d'entraîneur

RC Strasbourg, centre de formation (1981-83)
AS Cannes, entraîneur adjoint (1983-84)
AS Nancy-Lorraine (1984-87)
AS Monaco (1987-95)
Nagoya Campus, Japon (1995-97)
Arsenal, Angleterre (depuis 1996)

Palmarès

Joueur : Champion de France (1979)
Entraîneur : Champion de France (1988)
Coupe de France (1991)
Coupe de l'Empereur (1995) et Supercoupe du Japon (1996)
Champion d'Angleterre (1998, 2002, 2004)
Coupe d'Angleterre (1998, 2002, 2003, 2005)
Charity Shield (1998, 1999, 2003)
Finaliste de la Coupe des Coupes (1992)
Finaliste de la Coupe de l'UEFA (2000)

Diplômes

Licence de sciences économiques – Université de Strasbourg (1974)
Diplôme d'entraîneur et de gestion – Paris (1981)

Y-a-t-il des choses que vous rêviez encore de réaliser dans le football ?

Je rêve toujours que mon équipe soit heureuse, qu'elle joue un football parfait et qu'elle rende tous ceux qui aiment vraiment le foot heureux.

C'est une vision idyllique…

Disons que j'ai gardé une forme de naïveté, qui parfois me fait faire des conneries (*sic*), mais qui me permet aussi de rester centré sur l'essentiel. Assister à une séance d'entraînement, comme aujourd'hui où tout le monde s'est défoncé dans un bon esprit, où tous les gars ont pris leur pied, pour moi c'est un régal, un vrai plaisir…

Récemment, vous avez pris position suite aux révélations de Jean-Jacques Eydelie sur l'OM de Bernard Tapie. N'êtes vous pas parfois écœuré de voir les dérives s'accumuler dans votre sport ?

Je crois qu'il ne faut pas se laisser tirer vers le bas, vers la médiocrité. On cite souvent en exemple les mauvais exemples. Il ne faut pas oublier que l'on parle là de 2 % des individus et que les 98 % autres sont dans le foot avant tout par passion. Surtout les joueurs. Un champion, c'est quelqu'un qui aime le foot au quotidien, qui a une obsession constante de progresser, de préparer au mieux son prochain match. Ce n'est pas un pourri, c'est impossible, sans quoi il ne pourrait pas être au très haut niveau.

Le football de haut-niveau est aussi un monde de fric et de business. Quel rapport entretenez-vous avec l'argent ?

Comme je le dis souvent aux agents du monde footballistique : " la différence entre vous et moi, c'est que si demain il n'y a plus d'argent dans le football, moi j'y serai encore, mais vous non ". Eux sont là à cause du fric, moi j'étais dans le foot bien avant qu'il n'y ait de l'argent. Dans ma vie, si je gagne de l'argent, c'est avant tout un accident. Je me suis passionné pour une activité qui, par hasard, est devenue lucrative.

Quel conseil donneriez-vous aujourd'hui à un jeune qui rêve de marcher sur vos traces ?

Tout simplement de croire en lui, d'être prêt à faire les sacrifices nécessaires, de ne pas avoir peur de prendre son baluchon, de quitter sa famille, de partir. Il faut être prêt à voyager, n'importe où, n'importe quand. A mon avis, c'est un métier de célibataire.

Mais vous êtes marié…

Oui mais j'ai attendu d'avoir quarante-quatre ans pour me caser, trouver une stabilité. Entraîneur, c'est un métier de passionné et les passionnés rendent rarement les gens autour d'eux heureux. Je pense que toutes les femmes que j'ai connues avant ont souffert énormément ou ont été malheureuses.

Vous reverra-ton un jour en France ?

Comme entraîneur, certainement pas.

Même en équipe de France ?

Je ne pense pas. Pour l'instant ce n'est pas un truc que j'envisage.

Arsenal forever ?

Pas forcément. C'est vrai que je suis bien ici. En ce moment, on reconstruit une équipe avec des jeunes joueurs de qualité, très talentueux. C'est un challenge excitant. Mais je peux aussi bouger, tenter une autre aventure à l'étranger. L'avenir le dira. ■